

# ***Vertes demeures : voyage au cœur de la forêt***

Ana Vigne Pacheco  
Laboratoire IRIEC de l'Université  
de Toulouse 2 – Jean Jaurès  
ana.pacheco@wanadoo.fr

Citation recommandée : Vigne Pacheco, Ana. « *Vertes demeures : voyage au cœur de la forêt* ». *Les Ateliers du SAL* 7 (2015) : 120-131.

Le titre de cet article fait référence au plus célèbre des romans de W. H. Hudson, écrivain de langue anglaise né en Argentine en 1841 et mort à Londres en 1922, *Green mansions*, qui parut en 1904 et connut un grand succès quelques années plus tard. L'expression « voyage au cœur de la forêt » est un clin d'œil au titre du récit de Joseph Conrad, *Au cœur des ténèbres*, publié en 1902, car c'est loin de la civilisation et dans des contrées exotiques que les deux protagonistes vont découvrir des créatures insolites, véritables révélateurs de leur propre identité. Le héros conradien trouve l'obscurité et « l'horreur » au bout de sa route africaine, tandis que celui de Hudson rencontre l'amour, communique pleinement avec les beautés de la nature, mais doit subir un châtiment en tant que profanateur d'une enceinte sacrée. La violence déchaînée par cette profanation le conduira aux portes de la folie, mais une longue expiation sauvera son âme des ténèbres et lui apportera la sérénité que Kurtz, l'énigmatique héros de Conrad, n'atteindra jamais.

Ce roman de Hudson, traduit en français *Vertes demeures : roman de la forêt tropicale*<sup>1</sup>, fait partie de ce que les anglo-saxons ont pris pour habitude de classer sous la rubrique *lost-race tales*, appelés dans les pays francophones « histoires de monde perdu. » A en croire certains critiques, « les mondes perdus littéraires » ne seraient qu'un épiphénomène de la colonisation, un avatar des romans d'aventures destinés à la jeunesse, alors qu'ils représentent une production très importante : environ deux mille titres en langue anglaise, et des centaines d'ouvrages publiés en français, italien, russe, etc. pendant une période donnée qui s'étend de 1864 à 1933. La première de ces dates correspond à la publication de *Voyage au centre de la Terre* de J. Verne et la deuxième, au livre du romancier britannique James Hilton, *Les horizons perdus*.

On peut discerner trois phases dans les romans des mondes perdus : une première phase soumise à l'idéologie en vigueur (triomphe du scientisme et de l'expansionnisme, conquête du monde perdu) ; une deuxième phase, transitoire, incarnée notamment par le personnage de Tarzan, à mi-chemin du primitif et du civilisé ; et une phase finale (1918-1933) qui voit le déferlement progressif des hordes barbares<sup>2</sup> et correspond sur le plan du récit à l'inversion de la phase initiale (le monde perdu se venge) et au glissement vers le fantastique, et de nos jours l'*heroic fantasy*. Ces phases sont d'autant plus nettes qu'elles affectent les quatre grands sous-thèmes : la Terre

1 || Il existe une traduction en espagnol (2006). Voir bibliographie.

2 || Référence à la Première guerre mondiale.

creuse, la Race perdue, l'Atlantide et les survivances préhistoriques. Il s'agit en réalité d'une renaissance des mondes perdus propre au 19<sup>ème</sup> siècle, car ces écrits ne sont que les lointains descendants des « voyages imaginaires ou extraordinaires » dont la culture occidentale avait déjà donné des illustrations rationalistes (Atlantide, Thulé), mythologique (Îles Fortunées, royaume du prêtre Jean) ou utopiques (Thomas More, Campanella et les voyages extraordinaires de Swift, de Vairasse et de Restif de la Bretonne : *La Découverte australe par un homme volant ou Le Dédale français*, 1781).

Ce sont Edgar Poe et Jules Verne qui contribuèrent le plus efficacement au développement littéraire du roman de voyage, en particulier le premier, véritable théoricien des « mondes perdus ». A leur époque, la tradition du voyage est renouvelée par la dynamique des explorations et la fascination des auteurs pour les pays encore vierges où survivent des peuples et des créatures mystérieuses et insolites, loin de la civilisation. C'est ce caractère anachronique de l'inconnu, ce choc brutal entre l'explorateur et le « sauvage » d'un autre âge, cette plongée dans le temps le plus ancien, qui font le charme du monde perdu.

Même si ces romans évoquent d'étranges espaces enclavés dans un horizon de plus en plus familier, les vieux mythes sont réactivés, d'abord par les travaux des folkloristes – qui contribuent à démanteler le ghetto des « superstitions » où l'ère des Lumières les avait enfermées – puis par les découvertes archéologiques et paléontologiques. Le pithécanthrope se confond avec le géant de la légende et le dinosaure avec le dragon, donnant lieu à la naissance de la *cryptozoologie*, qui signifie littéralement l'étude des animaux cachés. Sous couvert de science, on réinvente la mythologie. Par conséquent, c'est de cette confrontation entre la science et la fiction qu'est issu le thème du « monde perdu ».

Pour compléter la définition des origines de ce genre littéraire, nous devons évoquer les répercussions des théories de Charles Darwin et leur impact sur les écrivains de son temps. Ainsi, lorsqu'en 1859 le savant britannique publie son fameux ouvrage *L'origine des espèces* et qu'il pose le problème de l'ancêtre commun entre l'homme et le singe, il oblige la science à revoir ses conceptions. Dans le même temps, le « potentiel fabulateur » des théories darwiniennes contamine la littérature de l'imaginaire en fondant les bases de ce que Leo J. Henkin nomme, dans *Darwinism in the English Novel*, « le roman anthropologique » et le « roman de l'évolution excentrique », un

genre qui recoupe des récits des mondes perdus comme celui qui nous intéresse ici, *Vertes demeures*.

William Henry Hudson naquit et vécut en Argentine jusqu'à l'âge de 33 ans. Il ne s'établit définitivement à Londres qu'en 1874, suite à une grave maladie cardiaque, et passa le reste de sa vie à parcourir la campagne anglaise et à écrire des livres d'ornithologie et des romans ou des textes autobiographiques comme *Far Away and Long Ago – A History of My Early Life* (1918) qui retrace son enfance dans l'hacienda familiale près de Quilmes. Il devint ainsi un naturaliste reconnu, membre fondateur de la Royal Society for the Protection of Birds et un grand protecteur de la nature, bien avant les combats écologiques contemporains.

Le roman de Hudson comporte 22 chapitres et l'action se déroule dans le territoire correspondant à la Guyane anglaise, aujourd'hui appelé le Guyana, ainsi que dans la jungle du Venezuela, au sud de l'Orénoque, dans l'actuelle province d'Amazonas, limitrophe avec la Colombie. L'auteur n'avait jamais voyagé dans ces contrées et c'est à travers des récits de voyages qu'il se forgea une idée de la géographie et des populations de cette région.

Son héros, dont le prénom biblique Abel fait référence à l'un des premiers habitants de la terre, entreprend un long voyage au cœur de la forêt amazonienne pour fuir les persécutions dont il est l'objet suite à une révolution manquée survenue dans sa ville natale, Caracas. Sa famille, riche et influente, ayant subi les représailles de ses adversaires politiques, le jeune homme décide de s'éloigner de la civilisation pour se plonger dans les régions les plus reculées du pays, sous prétexte d'étudier les sociétés primitives, leurs langues et leurs coutumes :

J'ai, depuis l'enfance, toujours été fasciné, par l'immense territoire presque inexploré au sud de l'Orénoque, avec ses jungles, ses innombrables rivières ne figurant sur aucune carte, ses sauvages aux mœurs primitives et à l'âme non corrompue par le contact avec les Européens. Visiter cette forêt vierge avait été un de mes rêves le plus chers et je m'y étais plus ou moins préparé en apprenant plusieurs dialectes parlés par les Indiens habitant le nord du Venezuela. Je décidai, me trouvant à présent au sud du grand fleuve et disposant d'un temps illimité, de réaliser ce rêve (Hudson, *Vertes demeures* 17).

Son histoire vient s'enchâsser dans le récit du narrateur présentateur qui avait fait sa connaissance à Georgetown, des années après les faits relatés. Cependant, lorsque débute cette

narration, Abel est déjà mort ainsi que tous les personnages qui jalonnent son parcours.

Après une tentative malheureuse pour écrire un journal de voyage qui, espère-t-il, le rendra célèbre (hélas, une pluie tropicale réduit son manuscrit en bouillie), et un autre échec aussi retentissant quand il s'aperçoit que les indiens lui ont menti à propos d'un territoire où l'or se trouve à portée de main, Abel décide de s'établir dans un village perdu dans les collines de Parahuari, gouverné par un chef, Runi, « un bel homme d'environ cinquante ans, non dépourvu de dignité, au caractère taciturne » (24) et qui, d'abord, se montre peu hospitalier vis-à-vis de l'étranger, car il se méfie de l'homme blanc.

Dans un état d'esprit plutôt morose qui l'amène à méditer sur ses échecs successifs, le jeune Abel a une véritable révélation face à la beauté de la nature, lorsqu'il contemple une grande colline solitaire au moment du soleil couchant :

C'était le mont Ytaioa, point culminant de la région. A mesure que le soleil descendait sur la crête, derrière la savane, le couchant devint d'un rose délicat, comme si une fumée rose était soufflée par quelque vent lointain et restait en suspens – mince voile éclatant à travers lequel on apercevait, au loin, l'impalpable ciel bleu. Des vols d'oiseaux, probablement des troupiales, en route vers leur perchoir, passaient, vol après vol, au-dessus de ma tête, laissant tomber, comme des clochettes, des notes babillardes, et il y avait aussi quelque chose d'impalpable dans ce lâcher des sons mélodieux qui tombaient dans mon cœur comme des gouttes de pluie dans une mare pour mêler la fraîche eau du ciel à l'eau de la terre (26).

Cette sensation idyllique, transforme totalement l'état d'âme du personnage et il prend la décision de demeurer quelque temps à cet endroit pour explorer plus à fond le cœur de cette nature vierge. Ainsi, après avoir échangé quelques babioles avec Runi et lors d'une fête bien arrosée organisée par le village indien, l'amitié entre Abel et ses hôtes remplace l'ancienne méfiance. Il pourra désormais s'intégrer à la vie de la tribu et la confection d'une guitare rudimentaire finit de charmer les habitants de Parahuari, surtout la vieille Cla-cla qui se montre toujours prête à danser et chanter avec l'étranger:

C'était une très vieille femme au corps sec, brun comme du cuir depuis longtemps bouilli au soleil, au visage plissé des rides innombrables et aux longs cheveux rudes d'un blanc pur. Elle débordait d'activité et paraissait travailler plus que les autres femmes de la communauté. Mieux que cela : lorsque les corvées du jour étaient accomplies et que les autres n'avaient plus rien à

faire, la tâche nocturne de Cla-cla commençait, qui consistait à raconter des histoires à tout le monde, du moins à tous les hommes, jusqu'à ce qu'ils fussent endormis (34).

Abel mène une vie tranquille au sein de la petite communauté jusqu'au jour où il découvre une magnifique forêt proche du village, où les indiens ne vont jamais chasser :

Je passai plusieurs heures dans ce paradis sauvage, beaucoup plus enchanteur que les grandes forêts obscures dans lesquelles j'avais souvent pénétré en Guyane : les arbres, ici, n'atteignaient pas d'aussi majestueuses proportions, mais les essences étaient beaucoup plus variées, nulle part la futaie n'était sombre, et l'abondance des plantes parasites illustrait l'influence bénéfique de l'air et de la lumière (37).

Cette forêt, les « vertes demeures » du titre, devient le lieu privilégié des promenades du jeune homme, mais quand il en parle aux indiens, ceux-ci refusent de s'en approcher car elle abrite « une fille de la Didi », sorte de divinité proche de la Curupira des indiens Tupi de la région amazonienne, protectrice de la forêt et de ses animaux. Ainsi, Kua-kó, neveu de Runi et « frère sauvage » d'Abel, lui raconte comment cet être surnaturel avait retourné une de leurs flèches contre celui qui l'avait lancée pour tuer un singe de la forêt, le blessant mortellement. Depuis, aucun indien ne s'y aventurait et il conseillait à l'homme blanc de ne plus y mettre les pieds, sous peine de subir le même sort.

Abel ne tient pas compte des avertissements de son frère et à force d'explorer la forêt interdite, il finira par rencontrer la plus belle et la plus insolite de ses créatures, Rima, la femme-oiseau, dont la voix mélodieuse l'avait souvent intrigué :

De l'endroit où je me trouvais, il m'était impossible de la voir distinctement, mais je n'osais pas bouger. Je me rendis compte qu'elle était petite, environ un mètre soixante, qu'elle avait une silhouette élancée, des mains et des pieds menus, à la forme délicate. Ses pieds étaient nus et elle ne portait pour tout vêtement qu'une légère robe chemise d'un blanc grisâtre à reflets soyeux qui lui descendait au-dessous des genoux.

Ses cheveux étaient une merveille : déliés, ils tombaient nuageusement en vagues mouvantes sur ses épaules et ses bras. Ils paraissaient sombres, mais leur teinte exacte était indéfinissable, comme l'était celle de sa peau, qui ne paraissait ni brune ni blanche.

Bien qu'elle fût proche de moi, il y avait quelque chose de vague et de brumeux dans sa silhouette, dont la couleur dominante était le gris-vert (67).

Lorsque Kua-kó se rend compte qu'Abel passe le plus clair de son temps dans les « vertes demeures » et revient toujours sain et sauf, il déduit que cet homme blanc pourrait peut-être débarrasser sa tribu de la « fille de la Didi » et restituer la forêt à sa communauté. Pour cela, il lui apprend le maniement de la sarbacane, mais le disciple se montre peu habile et ne manifeste aucune intention de tuer la créature mystérieuse.

Lors d'un épisode fortement connoté par un substrat biblique, Abel se fait piquer par un serpent quand Rima apparaît brusquement au milieu des arbres pour sauver l'animal que le jeune homme s'apprête à écraser avec une pierre. S'ensuit une fuite éperdue pour chercher de l'aide, et qui se termine par la chute d'Abel au fond d'un ravin à l'extrémité de la forêt, où la jeune fille va le découvrir et le sauver d'une mort certaine.

Cette chute d'Abel lui donne enfin accès au « jardin d'Éden » où vit Rima, mais Hudson inverse le protagonisme du serpent qui devient la victime et le protecteur de la femme, tandis que l'homme de la ville menace la pureté de la jeune fille, gardienne de la nature.

A partir de ce moment, Abel peut observer constamment Rima et, autant elle est lumineuse et agile au cœur de la forêt, autant elle paraît froide et terne à l'intérieur de la hutte qu'elle partage avec son grand-père, le vieux Nuflo :

As-tu déjà observé la danse aérienne d'un colibri au milieu des fleurs ? [...] Dans sa forme exquise, sa splendeur changeante, ses mouvements rapides, ses pauses aériennes, cet oiseau est une créature fée qui défie toute description. Mais cet oiseau de rêve vient-il à se percher sur un rameau, dans l'ombre, refermant ses ailes brumeuses et repliant l'éventail de sa queue, sa gloire chatoyante s'évanouit et il ressemble à un vulgaire petit oiseau au plumage triste dans une cage. Les deux images de la fille, telle que je l'avais vue dans la forêt et telle qu'elle m'apparaissait sous le toit enfumé, à la lumière du feu, étaient aussi contrastées (93).

Rima est ainsi à la fois oiseau, papillon, feuille, fleur ou coati ; sa voix est non seulement la voix d'un oiseau, mais aussi celles d'un insecte, du vent ou de l'eau. L'amour qu'Abel éprouve progressivement pour elle pourrait alors s'interpréter comme une allégorie du désir de l'homme civilisé de retrouver le bonheur dans un état proche de la nature.

Il y a donc du Rousseau dans l'attitude d'Abel, mais aussi une image idéalisée de la femme aimée comme le suggère la chanson d'amour qu'il chante en pensant à Rima, un célèbre poème du pétrarquiste Juan de Mena (1411-1456) qui commence par : « *muy más clara que la luna / Sola una / en el*

mundo vos nacistes » (126). Hudson, lui aussi, avait un « paradis perdu » : son enfance heureuse en Argentine dont il ne lui restait que les souvenirs de beaux paysages de Quilmes (aujourd'hui disparus, remplacés par une ville industrielle moderne) et la langue espagnole et sa poésie, incarnées par son héroïne et son prénom évocateur (*una rima* = une rime).

L'apparition d'Abel dans la vie de Rima fait prendre conscience à celle-ci de sa différence. Elle force le jeune homme à lui expliquer la géographie du continent américain pour essayer de découvrir son pays et son peuple d'origine. Le nom des montagnes de Riolama évoque le souvenir de sa mère, et c'est suffisant pour entraîner ses deux compagnons dans un très long voyage, semé de dangers, pour retrouver une hypothétique « race perdue » dont Rima serait l'unique représentante dans la plaine, mais qui continuerait à se réfugier dans ces montagnes tabulaires, merveilles de la nature guyanaise.

Ce voyage de retour aux origines s'achève par une terrible déception. Malgré les avertissements de Nuflo qui avait toujours confié à Rima que sa mère était seule quand il l'avait rencontrée et qu'elle n'avait jamais fait mention d'une quelconque ville où vivrait son peuple, la jeune fille espérait toujours découvrir le secret de sa naissance. L'extraordinaire beauté de cette femme mystérieuse et sa langue mélodieuse furent les seuls vestiges de ce passé lointain transmis à sa fille, dont elle était alors enceinte. Et Nuflo, lui-même, n'arriva jamais à connaître la raison de la profonde tristesse qui entraîna sa mort.

Ce départ de Rima va créer une circonstance qui lui sera fatale par la suite, car elle abandonne pour quelque temps la « forêt sacrée ». Dès que les indiens s'en aperçoivent, ils reviennent chasser dans son sanctuaire et vont profiter de son retour prématué, seule, pour la détruire.

Lors des confidences de Nuflo à Abel, le vieillard lui avait révélé que l'histoire de la flèche vengeresse qui se serait retournée contre un indien « sacrilège » était un simple accident de chasse pendant lequel un autre membre de la tribu, probablement Kua-kó, aurait tué involontairement un jeune de la communauté. Pour se justifier, il avait inventé la fable de « la fille de la Didi », conférant à sa petite fille un pouvoir surnaturel mensonger et attribuant à la forêt un caractère sacré, que celle-ci ne possédait pas non plus.

L'arrivée de l'homme blanc, Abel, met en danger cet équilibre précaire et déchaîne la violence pour couvrir le mensonge et s'approprier le territoire sacré. Ainsi le dispositif du désir mimétique, selon René Girard, se met en place « au cœur même

de la forêt », et Kua-kó/Cain commence par sacrifier la fausse divinité Rima convoitée par son frère Abel, ce qui correspond à un premier meurtre symbolique puisque le frère « civilisé » se voit privé de sa raison de vivre.

Les indiens détruisent la jeune femme en la brûlant au milieu des branches d'un arbre gigantesque, car le sage Runi avait déclaré : « Il n'y a pas d'autre moyen de la tuer que le feu » (245).

A la fin, les basses branches du grand arbre étaient en flammes, et le tronc était en flammes, mais dans le haut c'était toujours vert et nous ne voyions rien. Mais les flammes montaient de plus en plus haut avec un grand bruit, et enfin, de la cime de l'arbre, un grand cri est sorti des feuilles vertes, comme le cri d'un oiseau :

– Abel ! Abel !

Alors nous avons vu quelque chose tomber. A travers les feuilles, et la fumée, et les flammes, quelque chose a dégringolé qui ressemblait à un grand oiseau blanc tué par une flèche, tombant vers la terre dans les flammes au-dessous. C'était la fille de la Didi, et elle a été réduite en cendres comme un phalène dans les flammes d'un feu, et personne n'a plus entendu parler d'elle, ni ne l'a revue depuis (246-247).

Transformé en victime et en Cain à son tour, Abel, fou de douleur et de haine, devient un assassin, poignardant son « frère sauvage » Kua-kó, et sa vengeance ne sera entièrement assouvie que lorsqu'il verra l'extermination de la communauté indienne par une tribu ennemie, attirée par ses soins pour déclencher une guerre meurtrière. Une fois de plus, Hudson inverse la tradition biblique tout en respectant le schéma de la crise mimétique qui ne prend fin qu'avec la désignation d'un bouc émissaire qu'il faut à nouveau sacrifier, une fois le meurtre rituel accompli.

Le dernier voyage d'Abel, d'abord intérieur pour retrouver la paix et la raison, et ensuite à travers les contrées sauvages de la Guyane, ne peut avoir lieu sans une réconciliation avec la nature et avec sa propre nature :

L'éternelle et éclatante beauté de la nature recouvrait de nouveau toutes choses, telle que je l'avais souvent vue avec une joyeuse adoration, avant que ma vision ne fût brouillée par le chagrin et par de funestes passions. Et tandis que je marchais, murmurant mon dernier adieu, mes yeux se brouillèrent, car les larmes y montaient (280).

Le bûcher qui a englouti Rima redonne à celle-ci un caractère sacré. Son amant recueille ses cendres et confectionne une urne

funéraire « dans l'une des grandes jarres de terre, à moitié brûlée et de forme grossière, où Nuflo avait emmagasiné des graines et autres nourritures » (270). Ces cendres vont l'accompagner dans son trajet retour vers ses semblables :

J'avais survécu à des conditions qui auraient tue la plupart des hommes, ne vivant que pour accomplir l'ultime but de ma vie. Il était accompli : les cendres sacrées transportées si loin, avec une peine infinie, à travers des dangers si nombreux et si grands, étaient en sécurité et se mêleraient aux miennes à la fin (286).

Ainsi, malgré les souffrances et la violence rencontrées par Abel dans son voyage « au cœur de la forêt », la dernière phrase du livre est une image radieuse qui évoque une Rima enfin transcendée dans son souvenir, à jamais belle et heureuse :

Je sais que si elle revenait de nouveau et m'apparaissait, même ici où reposent ses cendres, ses yeux divins ne refuseraient plus de regarder dans les miens, car le chagrin qui semblait éternel et dont l'image m'aurait tué, a disparu de ses prunelles (287).

Quelle différence avec le récit de Conrad, évoqué au début de cet article, où l'homme civilisé qu'est Marlow a dû lui aussi affronter ce qu'il y a de plus primitif dans sa nature, mais restera à jamais contaminé par son côté obscur, comme il l'exprime métaphoriquement dans cette dernière description du fleuve qui clôt le texte :

Le large était barré par un banc de nuages noirs, et le tranquille chemin d'eau qui mène aux derniers confins de la terre coulait sombre sous un ciel couvert – semblait mener au cœur d'immenses ténèbres (*Au cœur des ténèbres* 257).

Pour conclure, on observe que *Vertes demeures*, ce roman des « mondes perdus », traverse le temps grâce à la qualité de sa prose et par les descriptions à la fois poétiques et réalistes de la forêt amazonienne. Il peut se lire alors comme un harmonieux mélange des doctrines rousseauistes, du panthéisme romantique et des théories darwiniennes, mais ainsi comme une mise en garde contre la destruction de la nature par l'homme.

Par ailleurs, Rima, la mystérieuse femme-oiseau de Hudson, se trouve aujourd'hui dans un lieu très étonnant, au cœur du Hyde Park de Londres. En effet, trois ans après la mort de son créateur, des ornithologues amateurs décidèrent de créer un petit sanctuaire pour oiseaux et commandèrent un bas relief au

sculpteur Jacob Epstein, qui représente la jeune fille, bras écartés, en train de protéger deux oiseaux de proie.

Malheureusement, la Rima d'Epstein n'est pas la créature mélodieuse et multicolore née de la fantaisie d'Hudson mais un nouveau personnage à l'allure bovine et étrange. Sa silhouette archaïque et trapue, ses muscles saillants et son visage semblable à celui d'un bouddha susciteront une polémique retentissante et la statue fut qualifiée de grotesque et d'horrible par ces contemporains.

A présent, les esprits s'étant enfin apaisés, chaque fois que les Londoniens traversent ce coin retiré de Hyde Park, ils constatent avec humour qu'au lieu d'attirer les oiseaux, Rima semble plutôt les chasser ; mais, pour le visiteur de passage, quoi de plus exotique et de plus insolite que cette petite sauvageonne amazonienne perdue dans les allées d'un jardin anglais ?

## Bibliographie

- Conrad, Joseph. *Au cœur des ténèbres*, Amy Foster, *Le compagnon secret*. Trad. J.J. Mayoux. Paris : Aubier-Montaigne, Collection bilingue, 1980.
- Girard, René. *La violence et le sacré*. Paris : Hachette, Coll. Pluriel, 1972.
- Guillaud, Lauric. « Les oubliés du temps ». *Les Mondes Perdus*. Paris : Presses de la Cité, Coll. Omnibus, 1993. III – XXIII.
- Henkin, Leo J. *Darwinism in the English Novel*. New York : Russel&Russel, 1940.
- Hudson, W.H. *Green Mansions*. Oxford : Oxford University Press, Coll. Oxford's World Classics, 1998.
- \_\_\_\_\_. *Vertes demeures*. Trad. Patrick Reumaux. Paris : Editions du Seuil, Coll. « Points », 1982.
- \_\_\_\_\_. *Mansiones verdes*. Trad. Marta Pesarrodona. Barcelona: Acantilado, 2006.